



Colette

Œuvres

IV

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE CLAUDE PICHOS ET ALAIN BRUNET
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE MARIE-CHRISTINE BELLOSTA,
MARIE-FRANÇOISE BERTHU-COURTIVRON,
LÉON DELANOË, FRANCINE DUGAST,
JACQUES DUPONT, JACQUES FRUGIER,
MICHEL MERCIER, MICHEL MURAT
ET YANNICK RESCH

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

COLETTE

Oeuvres

IV

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE CLAUDE PICHOS ET ALAIN BRUNET
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE MARIE-CHRISTINE BELLOSTA,
MARIE-FRANÇOISE BERTHU-COURTIVRON,
LÉON DELANOË, FRANCINE DUGAST,
JACQUES DUPONT, JACQUES FRUGIER,
MICHEL MERCIER, MICHEL MURAT
ET YANNICK RESCH

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 2001,
pour l'ensemble de l'appareil critique.
Les mentions particulières de copyright figurent
au verso des pages de faux titre.*

CHAMBRE D'HÔTEL

CHAMBRE D'HÔTEL

Ce n'est pas à la longue que j'ai pris l'habitude de me méfier des gens insignifiants. D'instinct, je leur reprochai toujours de s'attacher au passant robuste, comme fait l'anatife¹... Le mollusque à cordon extensible me dégoûte depuis que j'ai découvert les anatifes humains. Nous tardons trop à comprendre que ceux-ci, purs de malice personnelle, sont des délégués de l'obscur, chargés d'établir notre liaison avec des êtres qui n'ont pas d'autre chemin pour accéder^a à nous.

Quand je faisais du music-hall, Lucette d'Orgeville disait que j'étais son amie. Je la laissais dire, car elle se contentait de peu, et notre intimité se réduisait aux « Ça va ? » de loge à loge et à des considérations^b météorologiques. « À la revoyure ! » disait-elle, quand je la perdais à l'Olympia, la quinzaine finie, pour la retrouver l'hiver suivant à l'Empire, avenue de Wagram. Elle appartenait, mi-galante, mi-artiste, à une catégorie que^c le music-hall a rejetée, et qui n'a^d jamais compté que de rares représentantes. Les vrais artistes ne frayaient pas avec elle. Je me souviens qu'une petite athlète de la mâchoire, âgée de seize ans, qui soulevait entre ses dents courtes une table de cuisine sur laquelle sa mère se tenait assise, n'eût pas adressé la parole à Lucette d'Orgeville, et les Vénus-Sisters ne se souciaient point de lui céder le pas dans l'étroite entrée des coulisses.

Mais moi qui n'étais artiste que par accident, je ne montrais pas la même rigueur et je liais conversation avec Mlle Lucette d'Orgeville, danseuse à transformations, à qui manquaient la maîtrise de soi, la chasteté et le long souffle

des vraies danseuses¹. Elle changeait d'humeur selon sa chance, et s'irritait parfois du silence de ses voisins, le comédien musical milanais, l'illusionniste international, ou la célèbre famille Schwartz, intègres équilibristes allemands, distants et courtois comme des princes, unis comme une tribu nomade.

Il n'est nullement indispensable, à l'intelligence de ce récit, que je m'étende longuement sur Mlle d'Orgeville. Mais c'est que j'y prends du plaisir, un peu comme je parlais du mégathérium, ou de la poire, introuvable, de^b Messire-Jean². Lucette se présentait sous l'aspect agréable d'une jeune femme un peu doublée du râble, châtaine passée au blond d'or, saine et joliment construite. De l'épaule ronde au sein en demi-pomme, du ventre léger, mais non point plat, à la cheville, en passant par le genou effacé et frais, elle n'avait rien qui ne fût estimable, et le revers de sa personne était à l'avenant. Vous comprendrez très bien le caractère de sa beauté, quand j'aurai signalé que Mlle d'Orgeville eût pu choir en scène, fuir toute nue un incendie, perdre sa robe dans la rue, sans que de telles conjonctures imprévues et diverses ne tournassent à sa gloire, aussi bien qu'à son profit.

Son sketch — on disait « numéro » — de pantomime et de danse, réglé en conscience par Georges Wague³ et Mlle Beauvais, lui fut vite lourd. Elle « esquivait », remplaçant un arrêt sur pirouette par un baiser jeté au public, un taqueté⁴ par des clins d'œil libertins et des claquements de doigts. D'un passage chez Paul Franck⁵, à l'Olympia, elle tombait à une tournée, hors saison, dans des villes de troisième ordre ; puis on lui voyait soudain un coupé et deux chevaux, devant le Moulin-Rouge-Music-hall.

Une fois elle me confia : « Je pars à Saint-Pétersbourg ! » Consciente des risques et des devoirs, elle ajouta : « Il faut ce qu'il faut. » Elle en revint quatre mois plus tard, fourbue sembla-t-il, avec un petit tressaillement d'un côté de la bouche, une expression de stupidité et de frayeur qui en disaient long. Entre autres dépouilles elle ramenait un grand manteau sans prix, en zibelines sombres, doublé pareillement de zibelines, — « mon^c reversible⁶ », disait-elle — qu'elle mettait tous les soirs pour aller manger la gratinée chez Palmyre⁷, place Blanche, et le matin pour faire son marché. Elle rapportait aussi tout un chargement d'émeraudes, les unes troubles, vaseuses comme l'eau d'un gave pendant la fonte des neiges, les autres pures, énormes, d'un vert où pas-

sait un indicible et sublime feu bleu, montées pêle-mêle dans une grosse maçonnerie d'or.

Et puis je ne pensai plus à Mlle d'Orgeville, simplement parce que nos chemins cessèrent, pendant un temps assez long, de se croiser. Je la trouvai quasi sous mes pieds, au bois de Boulogne, un jour que j'y suivais ma chienne en quête de lac, d'herbe tendre et de pommes de pin. Assise à même le gazon, tête nue, Mlle d'Orgeville tenait par le cou, d'un bras, un jeune homme bien fait dans sa stature moyenne, châtain un peu roux et des^a dents sans défaut, qui, à force d'être de la même race qu'elle, lui ressemblait comme un frère. Au grand jour de la clairière, on voyait que c'était un frère cadet. Mais Lucette avait bonne mine, et l'œil doux, l'œil d'une femme qui n'a pas de femmes à combattre.

Après les récris et les bonjours, elle me présenta son compagnon :

« C'est Luigi. Vous savez bien, Luigi. »

En effet, ma mémoire me rappela le modeste et solide assistant d'un numéro de trapézistes, qui veillait aux agrès, aux crampons fixés dans le plancher, serrait les nœuds et passait une flanelle sur les barres nickelées.

« Mais oui, c'est Luigi ! Ça va, Luigi ? »

— Vous pouvez le dire que ça va ! répondit impétueusement Lucette. On part incognito tous deux, dans la montagne au-dessus de X...-les-Bains, pas^b plus tard que dans dix jours. Un mois et demi de vacances. Un petit chalet, coquet. Le bon air, les espadrilles, le lait chaud...

— Et l'amour », achevai-je.

Lucette ne fit aucun commentaire, que de regarder Luigi. Ayant tiré d'une mallette en pégamoïd¹ les apprêts d'un pique-nique modeste, il serrait entre ses genoux, pour le déboucher, un litre de vin rouge. Il imita avec sa bouche le bruit du champagne qui explose et qui mousse, et goûta le vin à même la bouteille.

« Petite frappe, dit Lucette flatteusement. Tout du mécano. Une vraie beauté de garage. »

Elle se pencha à mon oreille, et me confia :

« Et avec ça il cuisine de première. Les pieds de mouton poulette, l'entrecôte Bercy... »

Elle fit le geste de se lécher les doigts.

« D'autant, dit-elle sagement, qu'il faut aller à l'économie, ces temps-ci... »

Je crus inopportuniste de demander ce qu'avaient pu devenir

le « reversible » et les émeraudes, et je souhaitai bon appétit aux deux amoureux. À la souplesse avec laquelle Luigi se releva sans toucher la terre des mains, à sa démarche balancée et sa taille mince bien d'aplomb sur les hanches étroites, je jugeai que Lucette n'avait pas mal choisi son soutien du cœur.

L'idylle devait se défleurir en son commencement. Quinze jours plus tard, je rencontrai Mlle d'Orgeville dans la rue. La mode était au taffetas et Lucette, du mantelet ruché au volant en forme, bruissait de soie gorge-de-pigeon. Distraite, mais toujours sociable, elle répondit, quand je lui eus demandé : « Quoi de neuf ? »

« Pas grand-chose. Je sors de mon couturier. C'est insensé ce que les robes vont nous serrer les fesses l'hiver prochain. »

Sur son chapeau un plumage de paradis, d'un gris rosé, aussi léger qu'un brouillard, se couchait sous la brise et taquinait la joue et le coin de la bouche de Lucette. Elle empoigna les brins précieux, les arracha avec indifférence et les jeta. Ses yeux enfin se posèrent sur les miens, et elle soupira d'une voix molle :

« Ah, qu'est-ce qui me tombe... »

Les mots lui manquèrent et elle leva les deux avant-bras à la fois, comme s'ils étaient liés de menottes. De gros diamants carrés, des brillants taillés en navettes, des bracelets, des pavés de pierreries jetèrent au soleil leurs feux ingrats.

« Vous comprenez que dans ces conditions-là, il ne peut plus être question de chalet dans la montagne... »

Elle se tut. Sa réserve me donna la mesure d'un chagrin sincère. On ne console pas une jeune femme^b accablée d'un bon demi-kilo de diamants.

« Vous ne le prendriez pas^c, vous, ce chalet ? Pensez, trois cents francs pour six semaines. Le voulez-vous à l'œil, même ? C'est de bon cœur ! Je suis dégoutée de tout... »

— Je ne pensais pas, cette année...

— C'est ça, ne pensez pas ! Cette année, il ne faut penser à rien, ça vaut mieux ! »

Elle rit, en se forçant. Elle ressemblait, les yeux dorés et la cloison du nez tirant un peu la lèvre supérieure, à Mme Émilienne d'Alençon¹.

« Je préférerais, dit-elle pour me décider, que ce soit une personne de connaissance qui demeure dans ce petit chalet. Oui, je préférerais. Je prends le bateau dans dix jours. »

Elle n'insista pas ; mais je compris, à sa réserve même, que diamants, aigrettes et voyages pouvaient sembler sans attraits en comparaison d'un chalet dauphinois et de Luigi, le tout n'excédant pas, pour six semaines, trois cents francs. Et si je cédaï, c'était peut-être pour ne pas laisser tomber la conversation...

Lorsqu'elle vint chez moi, le surlendemain, pour « faire affaire », elle eut encore quelques paroles de résignation. Elle me dit qu'on ne fait pas toujours comme on veut, que la raison parle quelquefois plus haut que le cœur, et que^a souvent le mal tourne en bien... Mais ses confidences s'arrêtèrent là.

Sur le plateau et les verres à porto, sur le drap de la table à jeu, mordu par les cigarettes, les pierreries blanches de la nouvelle riche lançaient des feux violets, orangés et bleus, et je pensais à une église de village dans laquelle, enfant, j'allais jouer, avec d'autres petites filles, à « mettre un masque » en passant et repassant devant les vitraux. Sans respect pour le lieu consacré, nous criions à mi-voix : « J'ai le nez bleu ! J'ai le front jaune ! » Une, plus effrontée, s'écria : « J'ai le derrière rouge ! » et les autres lui promirent qu'elle irait en enfer...

Ainsi je devins sous-locataire, au prix coûtant, du chalet le « Brimborion ». Au^b dernier moment, je faillis me dédire, — à cause du nom.

En^c quittant Lucette, je maudissais ma pusillanimité, que je me garde de confondre avec l'esprit d'aventure. Qui diable a voulu me persuader que je fusse douée d'un instinct aventureux ? Tout au plus sais-je dire à l'aventure le « oui » précipité qui croit acheter la paix. Encore une fois j'avais dit « oui », pour avoir la paix. Et aussi à cause de ma chatte que je trouvais désoxygénée par une longue année d'appartement^d. C'était une rayée, ramassée aux champs où la misère des bêtes est grande. Sauvage d'abord, grimpant aux murs si je l'enfermais, elle avait pris confiance et courage, jusqu'à devenir — du moins elle le croyait — la Reine des Chattes. Elle usait de l'ascenseur, mangeait au bistrot, montait en taxi, et voyageait dans le train comme une personne, jouant d'une froide et admirable figure classiquement bigarrée^d, et d'une paire d'yeux verts d'un éclat surnaturel. Un jour que je l'admonestais, elle me sauta au visage, sans trop de griffes, mais pour le principe et le protocole. Sur les questions de préséance, il est peu de chattes qui consentent à transiger. Ce sont les matous qui discutent, et s'humilient, sous condi-

tion qu'on ait l'air de prendre au sérieux leurs palabres, hymnes guerriers, battements de queue et autres parades de pure intimidation.

La rayée s'était d'abord nommée Péronnelle, puis Prrou. Ce sont des noms que vous trouverez aux pages de mes vieux romans. Mais ces noms s'effilochèrent sur elle comme vêtements de mauvaise qualité. Elle devint une chatte hors série, et l'on sait bien que les chattes à grand caractère n'ont pas besoin de nom. Elle s'appela : « Viens ! » Elle s'appela : « Où es-tu encore, toi ? » Elle s'appela : « Allons, vite ! » et je ne mentionne pas les termes de fantaisie, d'enthousiasme et d'intimité, tels que : « Lumière-des-Versants, Rayée-à-la-limite-de-la-rayure, Oiseau-Chatte », etc., etc... Personne n'a mené grand bruit à son sujet, pas même moi. Elle n'a pas reçu de visites de reporters, ni accordé d'interviews. Nous avons vécu ensemble. Quand j'ai dû la confier à ma mère, pendant une longue absence, la chatte rayée prit l'idée de mourir, et mourut. Si je parle d'elle dans ce récit, ce n'est pas pour lui donner une place de premier rang. Elle était là, telle chose m'advint'...

Toutes les déceptions que j'aurais pu prévoir m'attendaient, quelques jours plus tard, derrière le portillon à sonnette qui servait de clôture au « Brimborion ». Quant^b à sa construction, meulière et bois tendre, le chalet rivalisait avec n'importe quelle case de lotissements de la banlieue parisienne. S'il n'eût fait face à un horizon de montagnes d'un bleu humide, j'aurais pu me croire à Vernouillet². Un^d peu de neige crayeuse s'attachait aux sommets lointains, car nous n'étions qu'au début de juillet. La chatte rayée sauta du fiacre antique qui nous amenait de la gare, secoua^r ses grelots comme un cheval attelé en poste, et se mit incontinent à brouter, pour se remettre d'une nuit passée dans le train, les touffes d'herbe qui poussaient entre les lattes de la palissade. Une femme sortit d'un chalet voisin, pareil au « Brimborion ». Elle me rejoignit et me dit que pour les soins du ménage elle se mettait à ma disposition, toutes réserves faites que ces dames du « Gui » la réclamaient de 9 à 10 heures, que de 8 à 9 les locataires du « Rodolphe-et-Daisy » — elle désignait un troisième chalet voisin, semblable aux deux autres — l'employaient depuis le 1^{er} juillet, et que la dame^f enceinte de « La Farandole », entre^s 2 heures et demie et 3 heures et demie, l'après-midi, se sentait trop fatiguée

pour laver sa vaisselle toute seule. Elle ajouta que pour les repas, j'avais le choix entre *Le lièvre blanc* et le bar *Comme chez soi*... Cependant^a j'admirais que Lucette d'Orgeville eût jugé prudent d'amener un compagnon qui « cuisinait de première ».

Sous la conduite de la femme-qui-n'aurait-pas-le-temps-de-faire-mon-ménage, j'entrai dans le « Brimboration ». Je visitai la salle à manger, caractérisée par une suspension-couronne, en cuivre et cabochons de couleur. « On peut mettre un lit-cage de surplus », me^b fit remarquer la gardienne. Je saluai d'un signe approbateur la chambre à coucher du premier étage, son lit de milieu, sa lampe de chevet à corolle poussiéreuse, son cabinet de toilette, bois courbe et cuvettes d'émail. J'eus un sourire pour la cuisine, les deux casseroles, la boîte à lait, la ficelle à étendre le linge ; je n'oubliai pas les « water » contigus, ni le living-room et ses murs semés d'une arabesque décorative en forme de colimaçon, ni les coussins en satinette coulissée. Quand j'eus tout vu, je dis : « Parfait ! », je revins, avec la chatte, au fiacre qui attendait son salaire, et je commandai au cocher :

« À l'hôtel des Bains ! »

La chatte se tenait auprès de moi, assise sur la vieille banquette couleur^d de lichen verdâtre. Elle affectait son air le plus « chien », désinvolté et le nez humide, paraissant trouver le départ aussi normal que l'arrivée. En descendant la colline, nous embrassâmes du regard le lotissement, et je comptai encore dix ou douze chalets nés de la même portée. Un, entre autres, s'appelait « Beethoven », et son voisin « Ma Totote ».

L'hôtel des Bains ne vaut pas de mention très particulière. Il prend place dans ma série d'hôtels. Je n'ai pas beaucoup voyagé, mais j'ai dû me garer dans un assez grand nombre d'hôtels. Comme midi sonnait, j'éveillai la curiosité des baigneurs et buveurs, assis autour des guéridons devant l'hôtel des Bains, qu'un rond-point et un massif de bégonias séparaient seuls du Casino et de sa terrasse. Au fond, entre ces deux palaces, les Sources thermales alignaient leur colonnade...

« Un chat ! Un chat ! » s'écrièrent des enfants, qui s'approchèrent.

Mais la chatte les toisa de manière à les faire reculer, et ils changèrent rapidement^f de visage, comme s'ils s'apercevaient qu'ils venaient de se tromper en saluant familière-

ment une personne inconnue. L'ombre restait fraîche, un souffle montagnard, d'une légèreté qui surprenait et enchantait mes poumons parisiens, portait partout l'odeur des très beaux orangiers en fleurs, rangés autour de la placette, et la vapeur des eaux sulfureuses¹, œufs pourris et gaz de marécages.

Un^e quart d'heure plus tard j'avais choisi le lieu de ma courte halte. D'être, à un tel point, français et de son époque, l'hôtel tirait presque des avantages. On^b l'avait récemment rehaussé d'un étage à balcon, mais qui ne jouissait que d'un vieux tapis sordide, tandis que le noir premier étage s'arrogait le chemin de moquette neuf, violet à bordure jaune. Et le grand principe « tout peut servir, il ne faut rien jeter », avait hissé jusqu'à un palier^c de l'étage neuf un petit buffet Jules Grévy², écaillé et inutilisable.

Tout cela, qui m'était si connu, me révoltait pourtant chaque fois. Mais qui peut discerner si nous nous attachons mieux à ce qui nous rebute qu'à ce qui nous appelle ? À ces époques mal assises de^d ma vie, quand dans un gîte de hasard j'avais nettoyé moi-même les tiroirs, versé sur les matelas et les draps un quart de litre d'eau de toilette au vétiver, changé la place du lit, demandé une table à écrire, un plat de sable pour la chatte et planté des fleurs dans les vases, je me croyais chez moi, jusqu'à nouvel ordre.

Pendant que je me savonnais dans la baignoire, la chatte, au centre géométrique du couvre-pieds, se lavait minutieusement. Sans doute eût-elle déjeuné volontiers. Mais c'était une chatte qui ne réclamait jamais sa nourriture, et elle ignorait la prière et la plainte, se souvenant sans doute qu'en sa vie première la plainte ni la prière n'avaient forcé le cœur dur des hommes. En écartant de sa pensée la^e famine et la terreur, je l'avais rendue encore plus silencieuse. Elle se faisait légère, mais gardait de la décision, un libre choix de sa couche, attendait avec patience ce que je lui donnerais à manger. Pour son appétit, il s'accommodait à peu près de tout. Je me souviendrai toujours qu'elle buvait comme un chien en pleine rue, si l'on ouvrait une prise d'eau dans le trottoir, et qu'en buvant elle tremblait, peut-être en mémoire des terreurs d'autrefois^f...

Sauvées^g du lotissement et du « Brimbordon », je considèrerai mon cas du haut du balcon, qui me réservait l'usage d'un guéridon et d'un^b fauteuil d'osier. Sur la portion de balcon voisine, un mobilier semblable me rappela qu'un hôtel est

aussi un lotissement, et je notai la présence d'un châle de vigogne plié. Des journaux illustrés couvraient le guéridon. « Pour le temps que je passerai ici... », me dis-je. Et je descendis, sûre qu'un train me ramènerait à Paris le lendemain, ou le surlendemain.

Quand je remontai, tout me parut changé dans ma chambre, car la chatte n'était plus au centre du lit, ni dans la salle de bains, ni sur le balcon. Et rien ne me répondit quand j'appelai « Où es-tu encore, toi ? » J'allai, je vins. Je scrutai l'armoire à glace laquée, je me mis à plat ventre devant le lit, je me penchai sur la balustrade... Mais aucun attroupement, en bas, ne signalait qu'un petit corps rayé fauve et noir fût tombé du haut de quatre étages. Il y a une différence suffoquante entre la chambre où régnait, l'instant d'avant, la féline présence, et la même chambre, vide...

« Où es-tu encore ?... »

— Il est ici », dit une voix d'homme un peu grosse et râpeuse, qui venait du balcon voisin.

« Ici, et ma foi fort content », dit une autre voix plus féminine, grave et agréable.

« Merci ! soupirai-je. Voulez-vous dire à cette chatte damnée... Ou plutôt soufflez-lui sur le nez, elle a horreur de ça, et elle reviendra sans se faire prier... »

— Je m'en garderai bien, dit la voix^c. Elle me prendrait en grippe. Passe encore de vexer un chat, mais une chatte !... »

Je souris du côté de la voix avec une naissante sympathie : « Passez-moi l'objet ! »

— Et si elle me griffe ? dit la voix d'homme.

— Laisse-moi^d faire », dit la voix moins mâle.

Je m'approchai, et reçus la vagabonde des mains d'un homme encore jeune, dont la tonalité générale gris-bleu me plut tout de suite. Auprès de lui, une femme de trente-cinq ans me salua d'une voix virile et enrouée, tandis que l'homme, d'un beau timbre de ténor voilé, conseillait à la chatte patience et douceur, après quoi il se présenta :

« Gérard Haume.

— Et sa femme », compléta rondement la voisine.

Mes mains rencontrèrent, dans le pelage de la chatte, des doigts osseux sous une peau douce.

« C'est bien gentil à vous deux... J'ai^e la faiblesse de tenir beaucoup à cette chatte... »

— Oh ! nous savons, nous savons ! s'écrièrent M. et Mme Haume^f.

— Nous ne sommes pas si arriérés que nous en avons l'air, ajouta Mme Haume. Et comment va Toby-Chien ?

— Le mieux du monde, madame, car il est mort. S'il vivait encore, il aurait... seize, dix-sept, dix-huit ans¹. Les bouledogues ne vivent pas si vieux.

— Vous pouvez vous épancher avec nous, assura chaudement la grosse voix de femme. À Paris nous n'avons pas de bêtes, mais à Aussorgues² il y a trois cockers, vingt-six³ perruches, et pour les pigeons-paons, nous avons renoncé à les compter. »

Pendant qu'elle parlait, Gérard Haume souriait avec complaisance. Je le vis consulter furtivement son bracelet-montre.

« Encore merci, madame... Je ne veux pas retarder davantage votre déjeuner. D'ailleurs je ne fais qu'une halte... Je compte repartir ce soir pour Paris... Mes compliments aux trois perruches et aux vingt-six cockers... »

Mme Haume rit haut, d'un rire endommagé par quelque enrouement chronique. Son mari ne fit que sourire, et je serrai, par-dessus la grille qu'avait franchie la chatte, leurs deux mains bien différentes.

Mais je n'en avais pas fini avec le ménage Haume. Pouvais-je refuser, nos tables se touchant presque au restaurant du Casino, de faire virer ma chaise, et de poser sur leur guéridon ma tasse de café ? Le sommeil qui vient après une nuit de chemin de fer, devais-je le chasser avec énergie, au point de courir m'assurer une couchette dans le train de 8 h 30 ? Paris au mois de juillet n'est pas, quand on connaît ses dangers et ses ressources, à faire peur. Mais qui me pressait d'y rentrer ? Rien. Personne...

Quand je remonte à cette heure passée, — le soleil marchait sur la terrasse, et n'en était encore, le déjeuner fini, qu'à se coucher sur mes pieds comme un chien chaud, tandis que la tente protégeait la table et nos visages — je ne vois aucun motif qui m'ait retenue, sinon l'envie de dormir dans des draps bien tendus tandis qu'un store et son ombre battante verseraient, à mon corps endormi, des songes de bateau, de moulin, de cascade...

« Vous devriez rester quelques jours, disait Mme Haume. Il y a un bon orchestre au Casino.

— Les excursions qu'on peut faire sans fatigue, disait M. Haume, ne manquent pas... Tenez, voyez-vous, d'ici, ce petit cube blanc, entre le mont d'Enfer et le Saut-du-Berger ? »

Je ne voyais rien, subjuguée que j'étais par le sommeil des concerts d'après-midi, le sommeil des conférences, le sommeil de l'enfance pendant les « dictées », le sommeil du catéchisme, le sommeil des départs à 3 heures du matin en tournée, toutes les variétés puissantes du sommeil... Déjà les paroles ne m'arrivaient que par intermittences...

« En somme, ça a l'air de prendre, cette mode des cheveux courts », disait Mme Haume.

La couleur^a des montagnes pâlisait sous le soleil au zénith, ou bien leur décoloration venait de mon envie de dormir. Une nuée d'un blanc doré, qui affectait la forme, à peine condensée, du « Brimborion », s'écrasa en poudre avec le bruit d'une soucoupe brisée, et je m'éveillai sans avoir su que je dormais, en présence de deux personnes à peu près inconnues^b, et d'un peu de porcelaine en miettes à mes pieds.

« Vous mourez de sommeil, je comprends ça », dit Mme Haume.

M. Haume releva sur son poignet sa manchette d'un bleu de lin, et constata qu'il était 2 heures et demie.

« Mon gargarisme ! » s'écria Mme Haume, qui sauta sur ses pieds. « Je vous retiens à dîner, madame Collette, 7 heures et demie, prenez un pull-over, nous sommes tout de même à six cents mètres d'altitude... »

Elle^d se hissa hors de son corset, en se pétrissant la taille de ses deux mains. C'est un geste que les femmes ont retrouvé en 1939. Mme Haume portait une fraîche robe, blanche à mille raies bleues, un ruban de gros grain en ceinture. Le bord de sa jupe affleurait le gravier. C'était donc ce qu'on appelait une robe courte. Elle^e se coiffait comme la plupart des femmes de cette époque-là, qui ne se coupaient pas encore les cheveux, la nuque découverte et ondulée, les cheveux rassemblés haut et avançant en vague sur le front. Gracieuse^f coiffure, prenant bien la tête, et qui permettait des variations personnelles. Un cache-peigne en myosotis bleu foncé soulevait, par-derrière, le bord du chapeau.

Une femme soucieuse de la mode ressemble à plusieurs femmes. Un peu rouge, probablement serrée, l'œil large ouvert, la bouche étroite et forte, Mme Haume rappelait Mme Salvator, dont le portrait par Boldini¹ est au Luxembourg. Helleu aussi a dessiné, en les amincissant, beaucoup de Mme Haume². Sur celle-ci une bourse en mailles d'or, une « chaîne de cou » en platine et petits diamants complé-

taient^a, — j'oublie les souliers jaunes, pointus — une toilette de ville d'eaux, dont on aurait tort de croire que l'espèce se peut perdre. Il y aura toujours des femmes qui par principe s'arrangeront pour souffrir de la chaleur en été, du froid en hiver, et de congestion faciale après le repas. De même que toujours, quelque part dans le monde, un théâtre joue *Carmen*^b, toujours une femme dira : « Je ne m'allonge jamais pendant ma digestion. Mes chaussures ? non, elles ne me serrent pas, j'ai un pied qui fond... »

Je ne m'éveillai tout à fait que pour commettre une petite maladresse. Parce qu'il était plutôt maigre que mince, et que son teint un peu bis pouvait déceler quelque désordre biliaire, M. Haume m'avait paru plus fragile que sa femme. Aussi est-ce à lui que je demandai :

« Vos heures de traitement sont sévèrement fixées, n'est-ce pas ? »

Mme Haume se mit à rire :

« Mais il ne fait aucun traitement ! Lui ? Mais c'est un roc, cet homme-là ! C'est moi qui soigne ici mes granulations¹ et d'autres misères. La douche nasale, la salle des vapeurs, la douche en barre sur les reins, le gargarisme, tout ça c'est pour moi. À 7 heures du matin, si vous entrebâillez votre porte, vous me verrez déguisée en Père blanc, comme tout le monde... Tout le monde sauf Gérard, bien entendu ! Je pleure de fatigue quand je rentre. Vous ne trouvez pas que c'est odieux, un homme qui n'est jamais malade ? »

Je fis, du regard, l'ascension du « roc » et^c je répondis en toute sincérité :

« Non. Certainement non. »

Peur des inconnus. Contradictoirement la crainte^d de déplaire aux inconnus dont le réflexe, intéressé ou non, a été aimable. Je passe sur la pointe des pieds devant une porte fermée, pour éviter l'obligation, si elle s'ouvrait, de « dire bonjour ». Contradictoirement, besoin de faire porter à Mme Haume un gros paquet d'iris jaunes qui poussent au bord des ruisseaux montagnards. Envie^e de déposer à la porte de Mme Haume, à côté de ses souliers de daim blanc, les illustrés de la semaine. Reculs... Avances...

J'ai donc voulu^f écrire ma déconvenue du « Brimboration », mon entrée en relations avec M. et Mme Haume et ce qui s'ensuivit, puisque je retrouve cette feuille de papier. Elle date d'un temps où je n'avais pas encore remplacé l'habitude de la passivité par celle d'une certaine sauvagerie.

Quatre jours après mon arrivée, j'étais encore à l'hôtel des Bains. Mon plus vif mouvement d'activité et d'indépendance consistait à descendre dans le Parc avec la chatte vers 7 heures, 7 heures et demie. Arrosés la veille au soir, les géraniums et les coquerets alkékenges gardaient une sueur irisée que le premier rayon du soleil essuyait. Ce n'est pas que je professe, pour le coqueret alkékenge, une admiration particulière, mais son nom m'étonne, et aussi sa fleur couleur de poumon de bœuf, fibrillée de sang¹. Quant aux géraniums rouges, ils exhalaient², humides, ce parfum complet qui fait songer à l'amour et regretter de n'être pas amoureux. Pour faire plaisir aux géraniums rouges, il y avait aussi des cinéraires bleus.

Je me promenais. J'offrais à la chatte du lait fraîchement traité, servi dans le Parc sous une petite aubette² bleu ciel. Elle s'asseyait ensuite à même la pelouse et léchait le lait sur ses moustaches d'une façon populacière, avec un air féroce et comme si ce fût le sang d'un ennemi. Je lui disais parfois qu'elle avait des manières de soudard. Il fallait ensuite qu'elle se vauvrât dans la rosée, qu'elle exhalât sans motif quelque grand cri incongru, fragment d'une mélodie venue du fond de sa misère et de sa liberté anciennes, qu'elle vaquât aux soins d'une hygiène féline... Les rites accomplis, elle attendait à mes côtés que j'eusse lu un journal, jouait brièvement, rotait de dégoût si elle rencontrait un lombric, montait d'un trait sur un arbre avec une force si rapide et si paradoxale que je pensais aux films qu'on déroule à l'envers, où la cheminée d'usine qu'on vient de voir s'écrouler se reconstruit encore³ plus vite qu'elle ne s'est dé faite⁴...

Le Parc, que l'on ne désignait pas autrement, n'avait du côté du sud aucune limite visible. Plat, soigné, il semblait toucher l'escarpement brusque qui dressait au loin les monts dauphinois, comme la mer semble ne s'arrêter que barrée par le ciel. Je n'ai jamais pris l'habitude, ni l'engouement des horizons de montagnes. Ce jardin bien léché, ses bornes ici de pierre de taille, là de contreforts bleus, je n'y sentais pas ce que je nomme « la campagne ». Mais l'air, sa légèreté, ses baumes, — on cesse très vite de percevoir, sauf par basse pression barométrique, la puanteur sulfureuse des sources — les soirées lourdes de parfums d'orangers autant qu'à Blida, et les matins cristallins pensaient des fatigues négligées, des soucis relégués avant que d'être guéris, et au bout de cinq jours je me voyais, le matin, la joue mieux remplie, une

manière meilleure d'administrer, avec prévoyance, mon imprévoyance. C'est-à-dire que j'envisageais, sans avoir besoin de courage pour leur faire face, mes saisons incertaines. L'oisiveté est une panacée.

Enfin nous rentrions, la chatte et moi. Vers l'Établissement thermal, quelques fantômes de molleton se hâtaient, blancs de tous les blancs, sauf le blanc doré, ça et là frotté de terre rose, ça et là bruni, lumineux et sale, que mûrissent les soleils de Fez et de Marrakech. Assis sur une sorte de brancard, l'un d'eux me faisait un petit signe auquel je reconnaissais Mme Haume. La chatte n'aimait pas les fantômes. À leur vue elle réglait son pas sur le mien. En quelques jours d'une vie de cocagne, elle s'était lustrée, et rayonnait de cette beauté sans défaut que les chats rayés tiennent — sauf pour les initiés — un peu secrète sous leur robe fauve, noire, fauve, noire, très^a ajustée. Ses yeux magnifiques posaient sur toutes choses d'alentour, assurés, prasins¹, changeants, le regard mâle des chattes qui ont décidé d'échapper fréquemment à leur sexe et de vivre à peu près stériles.

Dix^b jours après que j'eus répudié le « Brimborion », je savais, sur X...-les-Bains et sur les Haume, tout ce qui ne m'importait guère, par exemple que les Haume étaient, avec un autre Haume, frère de Gérard, propriétaires d'un bien de famille, une de ces usines de papier suscitées, alimentées par un cours d'eau torrentueux. Les Haume et leur fabrique voyaient d'année en année décroître leur prospérité, quelque part dans le Cantal ou la Corrèze. Usine à la campagne, automobile et pied-à-terre^c à Paris, voilà ce que livraient, à mon indifférence, les Haume. Mme Haume m'appelait « Colette », avec une nuance de bravade, l'intonation frondeuse qui signifiait : « J'ai l'esprit large, et la fréquentation d'une artiste de music-hall, écrivain en outre, n'est pas pour me faire peur, à moi. »

« Appelez-moi Toni, me disait-elle^c. C'est plus gai qu'Antoinette^f. »

Tous les Haumes de villes d'eaux ont leur justification, et leur utilité. L'adoption rapide, la compagnie de ceux-ci me protégeait^g contre d'autres baigneurs qui se prétendaient « artistes dans l'âme », en fait dangereux organisateurs de matinées théâtrales et de goûters dansants. Quelque chose, dans leur état de bourgeoisie semi-provinciale, faisait bon ménage avec ma bourgeoisie villageoise d'autrefois. Antoi-

NUDITÉ	
<i>Notice</i>	1206
<i>Note sur le texte</i>	1209
<i>Notes et variantes</i>	1211
GIGI	
<i>Notice</i>	1216
<i>Note sur le texte</i>	1225
<i>Notes et variantes</i>	1229
PARIS DE MA FENÊTRE	
<i>Notice</i>	1258
<i>Note sur le texte</i>	1264
<i>Notes et variantes</i>	1268
TROIS... SIX... NEUF	
<i>Notice</i>	1302
<i>Note sur le texte</i>	1306
<i>Notes et variantes</i>	1310
FLORIE	
<i>Notice</i>	1344
<i>Note sur le texte</i>	1347
<i>Notes et variantes</i>	1348
L'ÉTOILE VESPER	
<i>Notice</i>	1354
<i>Note sur le texte</i>	1366
<i>Notes et variantes</i>	1373
POUR UN HERBIER	
<i>Notice</i>	1421
<i>Note sur le texte</i>	1425
<i>Notes et variantes</i>	1426
TRAIT POUR TRAIT	
<i>Notice</i>	1435
<i>Note sur le texte</i>	1438
<i>Notes et variantes</i>	1441
LE FANAL BLEU	
<i>Notice</i>	1460
<i>Note sur le texte</i>	1473
<i>Notes et variantes</i>	1477
<i>Bibliographie, par Alain Brunet et Léon Delanoë</i>	1525

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

CHAMBRE D'HÔTEL
JOURNAL À REBOURS
JULIE DE CARNEILHAN

LE KÉPI

NUDITÉ

GIGI

PARIS DE MA FENÊTRE
TROIS... SIX... NEUF...

FLORIE

L'ÉTOILE VESPER

POUR UN HERBIER

TRAIT POUR TRAIT

LE FANAL BLEU

Préface par Claude Pichois et Alain Brunet

Chronologie (1940-1954) par Jacques Frugier

Note sur la présente édition

Notices, notes et variantes

Bibliographie par Léon Delanoë et Alain Brunet